

JOSEPH DE MAISTRE.

LE COMTE DE COSTA.

Sa vie fut courte, mais elle fut une suite de jours sereins. Il fut heureux seize ans; seize années ont été remplies par de douces occupations, par d'innocents plaisirs, par de glorieux services rendus à sa patrie et à son roi. Il ne connut point les orages des passions, mais il ressentit vivement l'aiguillon de la gloire, l'exaltation de l'honneur et l'enthousiasme de la vertu. Il jouit enfin du plus grand de tous les biens, celui de porter jusqu'à la fin une conscience exempte de reproches, et de ne pas quitter la vie sans avoir acquis, dans un âge si tendre, des droits à l'estime publique. Il termina sa carrière au lit d'honneur, en finissant sa seizième année et en commençant sa troisième campagne. Il devait, selon l'expression d'un grand homme, continuer son père et faire longtemps l'ornement de la patrie. Le ciel nous l'a envié; il ne nous reste que son souvenir.

On imaginerait difficilement un caractère plus parfait; jamais cet enfant extraordinaire ne montra un seul caprice; jamais un nuage d'humeur ne s'arrêta sur son front. Plus gai que ne sont les enfants de son âge, il avait le jugement et la force d'âme d'un homme fait, et chaque jour sa raison acquérait une nouvelle vigueur, tandis que son imagination se parait de grâces franches et naturelles comme lui. Son extrême modestie le rendait circonspect avec les personnes plus âgées que lui, et il parlait peu dans le monde; mais, dans le particulier, sa conversation était pleine d'âme, d'intérêt et de raison. On aurait pu le faire opiner dans toute question délicate où l'expérience n'aurait pas été nécessaire. Quel tact inné de l'honneur il avait reçu de la nature! Un sentiment douteux ne pouvait germer

dans son cœur. C'était toujours vers les joies les plus droites et les plus honnêtes que son inclination le portait. Oh! s'il fût né dans d'autres temps, s'il eût vécu l'âge ordinaire des hommes, il aurait été la fleur des chevaliers.

Le spectacle de la vertu le jetait dans l'enchantement et l'exaltation, et le mauvais exemple lui était à peu près aussi utile: il mûrissait son jugement et affermissait sa morale. Il avait pour le mensonge, pour l'affectation même, pour l'exagération, qui sont aussi des mensonges, une antipathie inexprimable. Cette antipathie était au point qu'affectueux et sensible, il se refusait le plaisir d'être caressant, dans la crainte d'être outré dans ses démonstrations. Sa discrétion, sa prudence naturelle le rendaient le confident le plus sûr qu'on eût jamais pu choisir. Sa modestie et son tact infaillible l'empêchaient toujours de se tromper sur les choses qui, hasardées devant lui, ne devaient pas être répétées. Jamais il ne fut tenté de se faire valoir par la révélation d'un secret qu'il tenait de la confiance ou même de la légèreté d'autrui, et jamais il n'employa la ruse que contre l'homme indiscret qui voulait le surprendre. Le trait le plus marquant de son caractère, celui dont il tirait une véritable originalité, c'était l'absence totale d'amour-propre. Il n'avait nul besoin de ce ressort puissant, si nécessaire au talent médiocre. Mais si son extrême sensibilité le dépréciait quelquefois au premier coup d'œil, il en était plus sûrement aimé et estimé par ceux qui se donnaient le temps de l'observer. Toujours prêt à s'oublier pour les autres, toujours heureux d'obliger ceux mêmes avec lesquels il était le moins lié, il était impossible de le haïr et difficile de ne pas l'aimer. Ses talents le mettaient souvent à même d'obliger ses camarades. Il avait fait, un jour, pour deux officiers, deux copies de la dernière ordonnance pour les camps, avec les plans démonstratifs; son père fut curieux de savoir à qui était destiné le troisième exemplaire qu'il voyait là, tout aussi parfait que les deux autres. Il était pour Brisefer, soldat de sa compagnie, qui le lui avait demandé pour le montrer à son curé quand il retournerait chez lui. Les services qu'il s'efforçait de rendre étaient sans feinte et sans empressement affecté. Souvent il lui est arrivé, pour n'avoir pas voulu s'excuser, de demeurer chargé des fautes d'autrui, et de garder sur ce point un secret inviolable sans l'avoir promis. C'était par instinct

qu'il était généreux. Il n'était point obligé de remporter une victoire sur lui-même pour être bienfaisant, c'était sa manière d'être, c'était la suite de ce caractère qui le portait toujours à s'oublier lui-même pour ne s'occuper que des autres. Au camp, sa tente était toujours la dernière dressée. Dans les marches; il ne songeait jamais à son propre bien-être qu'après s'être occupé de celui des soldats. Cet oubli de lui-même, cette candeur le rendaient cher aux mauvais comme aux bons. Mais, sans repousser personne, il répugnait par un sentiment inné à toute liaison vicieuse, son cœur aimant cherchait un ami de son âge. S'il l'eût trouvé, si cet ami eût été doué d'une âme telle que la sienne, il s'y fût livré sans réserve. Oh ! sans doute, il vaut mieux qu'il n'ait pas connu cette douceur : un cœur de plus saignerait dans ce moment ; sa mort a fait couler assez de larmes.

Son esprit était aussi juste que son cœur était droit. Observateur attentif, rien n'échappait à son discernement. Souvent une ironie fine assaisonnait ses remarques; mais c'était toujours l'ironie du goût et de la raison, jamais celle de la causticité. Ce n'était pas seulement avec exactitude, c'était avec amour qu'il se livrait à ses devoirs. Souvent il s'est trouvé chargé seul de l'administration de sa compagnie, et, pendant ce temps, rien n'était négligé : il comptait dans son régiment parmi les officiers les plus exacts et les plus habiles dans les manœuvres. Enfin, il recueillait avec avidité tout ce qui pouvait ajouter à ses connaissances sur son métier. Cette ardeur infatigable, jointe à une intelligence rare, en avait fait un bon officier dans un âge où l'on tient de près à l'enfance.

Mais cette avidité d'apprendre ne se bornait pas à son métier, elle s'était étendue à toutes les parties de son éducation. A seize ans, il savait trois langues, il avait étudié plusieurs parties des mathématiques et la fortification; il avait un fonds considérable de lecture, des connaissances assez étendues en histoire naturelle et en géographie. L'air d'Italie avait développé en lui un goût vif pour la musique, et il commençait à jouer agréablement du violon. La culture des arts faisait ses délices, et ses talents étaient aussi vrais que ses vertus. Ils étaient, ainsi qu'elles, au-dessus de son âge; son goût pour la peinture le rendait heureux, et déjà il avait passé de beaucoup dans ce bel art les bornes de la médiocrité. Ses

derniers dessins, faits dans les huttes de..., représentaient des groupes de soldats dessinés à la plume d'après nature. Plusieurs seraient dignes de Salvator Rosa. Le choix de ses sujets aurait seul indiqué la trempe de son âme. Les paysages héroïques, les objets simples et grands de la nature étaient ceux qu'il préférait, et les plus beaux traits de l'histoire venaient d'eux-mêmes s'offrir à ses pinceaux. Ses dernières compositions historiques furent la mort d'Épaminondas et celle de Cléobis et de Biton, récompensés de leur vertu par une mort douce et prématurée. Aimable Eugène, lorsque dans les derniers loisirs d'Asti, ton père te voyait traiter ces deux sujets, il ne prévoyait pas que tu dusses montrer sitôt la constance d'Épaminondas ni t'endormir du sommeil de Cléobis.

Sa patience au milieu des plus grands périls, ainsi que son esprit de justice, lui avaient acquis le respect autant que l'affection de ses soldats, appréciateurs vigilants du mérite de ceux qui les commandent. L'estime de ses braves compagnons d'armes et les pleurs qu'ils donnèrent à sa mort répandirent une véritable affliction dans le camp. Le chevalier B..., sous-lieutenant dans sa compagnie, grièvement blessé dans la même affaire, s'écria : « Ah ! ne valait-il pas mieux que je périsse ! ma mort n'aurait pas été irréparable comme celle du brave Eugène ! » Généreux chevalier, vous faisiez ainsi votre éloge sans vous en douter. Il faut beaucoup de mérite pour sentir vivement celui des autres.

Sa valeur n'avait rien de théâtral; elle était naturelle en lui, comme toutes ses autres qualités. La première fois qu'il fut exposé au feu du canon, il en compta les coups. Il déterra et mit dans sa poche un boulet de six livres qui s'était enfoncé à ses pieds; il sauta au cou de son père : « Je suis bien heureux, lui dit-il, je craignais d'avoir peur : tout ceci ne m'a pas fait baisser la tête. » Il a fait de tous les combats où il s'est trouvé des dessins précieux par leur vérité, esquissés quelquefois dans l'action même. A Versoix, à Saint-Germain, à Pacca-Barbona, il dessina et prit des notes au milieu de la fusillade. Enfin, son courage n'était pas seulement celui d'un guerrier, c'était la fermeté d'un sage, et cette fermeté s'étendait à tout. Il envisageait d'un œil serein la perte de tous les agréments de la vie et la destruction de la fortune qui l'attendait. Il ne concevait pas seulement qu'il fût possible de balancer entre le devoir de

suivre les drapeaux et la tentation de conserver l'héritage de ses pères. Dans les derniers jours de sa vie, il montra un autre genre de stoïcisme, en supportant la douleur avec fermeté, en bravant le fer cruellement secourable des chirurgiens, qui s'étonnaient de sa patience. En vain l'humanité même semble leur défendre la sensibilité, celui qui le soignait s'était attaché à lui au point de pleurer ! L'inaltérable douceur, le courage héroïque de cette excellente créature avait gagné son affection. Enfin, il envisagea sa dernière heure d'un œil fixe et tranquille, et quoiqu'il n'eût éprouvé aucun chagrin sur la terre, quoiqu'il eût joui de tout le bonheur que peuvent donner la nature et la vertu, il ne gémit en nous quittant que de la douleur qui allait empoisonner la vie des amis qu'il y laissait.

XAVIER DE MAISTRE.

LE LÉPREUX.

« J'avoue que je ne me serais jamais fait l'idée d'une situation semblable à la vôtre. Je pense cependant qu'elle devait être moins triste lorsque votre sœur vivait. — Dieu sait lui seul ce que j'ai perdu par la mort de ma sœur. Mais ne craignez-vous point de vous trouver si près de moi ? Asseyez-vous ici sur cette pierre, je me placerai derrière le feuillage, et nous converserons sans nous voir. — Pourquoi donc ? Non, vous ne me quitterez point ; placez-vous près de moi. (En disant ces mots, le voyageur fit un mouvement involontaire pour saisir la main du lépreux, qui la retira avec vivacité.) — Imprudent ! Vous alliez saisir ma main ! — Eh bien ! je l'aurais serrée de bon cœur. — Ce serait la première fois que ce bonheur m'aurait été accordé : ma main n'a jamais été serrée par personne. — Quoi donc ! hormis cette sœur, dont vous m'avez parlé, vous n'avez jamais eu de liaison, vous n'avez jamais été chéri par aucun de vos semblables ? — Heureusement pour l'humanité, je n'ai plus de semblable sur la terre. — Vous me faites frémir ! — Pardonnez, compatissant étranger ! vous savez que les malheureux aiment à parler de leurs infortunes. — Parlez, parlez, homme intéressant ! Vous m'avez dit qu'une sœur vivait jadis avec vous et vous aidait à supporter vos souffrances. — C'était le seul lien par lequel je tenais encore au reste des humains ! Il plut à Dieu de le rompre et de me laisser isolé et seul au milieu du monde. Son âme était digne du ciel qui la possède, et son exemple me soutenait contre le découragement, qui m'accable souvent depuis sa mort. Nous ne vivions cependant pas dans cette intimité délicieuse dont je me fais une idée, et qui devrait unir des amis malheureux.